

L'ambassadeur d'Espagne, Olozaga, est au dîner : il est à la droite de Sa Majesté. A gauche, c'est le premier secrétaire de l'ambassade d'Autriche. L'Impératrice est accablée physiquement et moralement. Elle a de fréquentes suffocations. Elle ne peut supporter les quelques détails d'une conversation à demi éteinte que par un grand effort de volonté, et cet effort est visible.

On sert le café dans un des salons de réception. L'Impératrice vient à moi. Elle me menace de son éventail : "Je vous ai vu dehors. Il faut vous promener. Vous viendrez vous promener dans le parc. Vous y ferez ce que vous voudrez ; vous travaillerez, ou vous récitez votre office à votre gré, mais il faut prendre l'air."

Je veux être pendu si la pauvre femme se rendait compte de ses paroles ; elle parlait par saccades et machinalement. Elle me conduisit insensiblement dans une des profondes embrasures de croisée, s'enfonça dans l'ombre, et me dit brusquement : "Mettez-vous devant moi ! Servez-moi d'écran."

Je sais ce qu'il y a de larmes dans les yeux des pauvres : j'ai eu à visiter beaucoup de mansardes et de chaumières. Néanmoins, j'ai vu pleurer dans les palais plus souvent et plus amèrement. L'Impératrice s'était mise à verser des ruisseaux de larmes. "Parlez-moi, disait-elle, parlez-moi, qu'on ne s'aperçoive pas que je pleure !"

Je lui parlais du mieux que je pouvais, cherchant les paroles qui consolent ; mais que dire ? Je tâtonnais. On ne me faisait pas connaître pourquoi on était triste. En désespoir de cause, je fis tomber la conversation sur le Prince Impérial et sur l'Empereur. Ce fut une diversion salutaire : "Je ne suis bonne à rien, disait-elle en se rencoignant et s'incrétant dans l'angle de la fenêtre, et en y épongeant ses larmes ; je ne devrais pas penser à mes chagrins domestiques ; et je me sens encore épouse et mère. Dieu sait, cependant, si je voudrais sacrifier, tout sacrifier à la France, au bonheur de la France, à la gloire de la France !" Et, malgré elle, elle en revenait à son pauvre petit et à l'Empereur, laissant de côté, pour un moment, l'affliction poignante et dissimulée. "Avez-vous remarqué, me disait-elle, comme l'Empereur est modeste ? Dans ses dépêches, c'est des autres qu'il parle, de son fils surtout ; il ne dit rien de

lui-même." Et puis, elle se reprenait à parler de l'enfant, avec une passion fébrile. Tristan Lambert, qui s'est engagé dans la garde, venait d'écrire une lettre. Il a passé une heure avec le Prince, aussitôt après le combat de Sarrelouis. Il a cherché à se rendre compte des impressions intimes, et il en a fait un compte-rendu qui a beaucoup ému la mère. Le Prince avait dit : "Au commencement du combat, trois fois j'ai entendu siffler les balles : la première fois, j'ai ôté le képi et j'ai salué, et j'ai pensé à Dieu. Puis, le bruit des fusils, des canons, l'odeur de la poudre, l'enthousiasme des soldats m'ont grisé, et je voulais toujours aller en avant."

Sa Majesté disait : "Je suis contente ; il a pensé à Dieu et il n'a pas eu peur." Elle fouillait dans ses poches pleines de dépêches.

Ce n'était pas ça. Elle est partie et revenue en coup de vent, tenant en main la lettre de Tristan, qu'elle avait laissée dans sa chambre. Je la lui ai relue. Il y avait des commentaires à chaque mot. Et ç'aurait été à recommencer, si l'ambassadeur d'Espagne ne s'était approché pour prendre congé. Ses traits se sont raffermis. Pendant que je prenais congé, elle m'a dit : "Merci ! vous m'avez fait du bien." Je suis monté dans ma chambre pour vous écrire. Evidemment, cela chauffe là-bas, et nos affaires ne sont guère en bon état. Comme j'aimerais que mon confrère Laine m'envoyât à l'almônerie de l'armée !

5 août 1870

L'heure de la messe est fixée à huit heures. Ce matin j'étais prêt à l'heure : mais l'Impératrice n'est arrivée qu'à dix heures et un quart. A déjeuner, les dames me taquinaient : "Est-ce qu'on vous a fait attendre ce matin ? — Mais oui, mais oui, un tout petit peu." — L'une d'elles me dit mystérieusement : "Ne le regrettez pas. C'était pour le bon motif. Sa Majesté a vaqué à ses bonnes œuvres. Ce matin beaucoup de pauvres ont été satisfaits."

M. Piétri, préfet de police, était du déjeuner. Il a la physionomie de sa fonction : silencieux, inquiet, doux. Il était à droite de l'Impératrice.

Sa Majesté est toujours triste, mais elle s'est